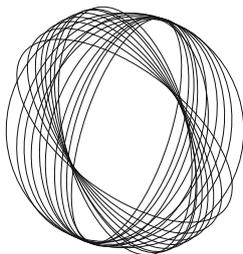


DU MONDE ENTIER

**HAKAN GÜNDAY**

**ZAMIR**

ROMAN  
TRADUIT DU TURC  
PAR SYLVAIN CAVAILLÈS



*nrf*

GALLIMARD





DU MÊME AUTEUR

*Galaade éditions*

D'UN EXTRÊME L'AUTRE

ZIYAN

ENCORE

TOPAZ : TOUT COMPRIS

*Du monde entier*



HAKAN GÜNDAY

# ZAMIR

roman

*Traduit du turc  
par Sylvain Cavallès*

*nrf*

GALLIMARD

La première citation de la page 281 est extraite de *Kaputt* de Curzio Malaparte, traduit de l'italien par Juliette Bertrand. © Éditions Denoël, 1946, pour la traduction française. La seconde citation de la page 281 est extraite de *La peau* de Curzio Malaparte, traduit de l'italien par René Novella. © Éditions Denoël, 1949, pour la traduction française.

*Titre original :*

ZAMIR

© *Hakan Günday.*

*Publié en accord avec Kalem Agency.*

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

*À toutes ces femmes tuées  
parce qu'elles étaient femmes*



Nous vendons la paix comme d'autres  
vendent des boissons ou du savon...

Nous faisons la publicité de la paix  
comme d'autres font celle de la guerre.

John Lennon<sup>1</sup>

1. « *We're trying to sell peace, like a product, you know, and sell it like people sell soap or soft drinks. And it's the only way to get people aware that peace is possible, and it isn't just inevitable to have violence. Not just war – all forms of violence.* » (*The David Frost Show*, 14 juin 1969.) La traduction donnée ici reprend celle de Hakan Günday dans l'édition turque.



## *La bombe et le bébé*

C'est donc ça : tout dans l'univers est un shrapnel. Et ce qui est en expansion, en réalité, c'est un nuage de shrapnels. C'est pour ça que les galaxies s'éloignent les unes des autres, et tout le reste aussi. C'est pour ça que l'univers avance violemment, dans tous les sens en même temps. Pour heurter, tôt ou tard, quelque chose, quelque part. Pour, tôt ou tard, détruire et être détruit. C'est donc ça : la Voie lactée, et le Soleil à l'intérieur, et le monde autour, et les hommes dessus, et tout ce qu'ils ont dans la tête, ce ne sont que des shrapnels. Leurs pensées, leur foi, leurs sentiments, leurs inventions, tout. C'est donc ça : les hommes n'existent que pour se planter les uns dans les autres. Parce que sinon... Si tout ce qui est relatif aux hommes n'avait pas réellement été un shrapnel, cette explosion qui s'est produite dans le camp de réfugiés d'al-Aman, monté quarante ans plus tôt à la frontière turco-syrienne, elle n'aurait jamais eu lieu. Un bébé de six jours ne se serait pas retrouvé sous une averse de billes d'acier, et son petit visage n'aurait jamais été déchiqueté. Mais il l'a été. Trois billes embrasées se sont enfoncées dans sa tête grosse comme le poing. L'une dans

la chair de sa joue gauche, l'autre dans son œil droit, la dernière dans sa mâchoire. Elles ont fait fondre une à une chacune des cellules qui se présentaient à elles et ont ouvert dans ce visage trois profonds puits de flammes. C'est donc ça : tout dans cet univers est un shrapnel. Sinon, ce livre n'existerait pas.

Parmi ceux qui trouvèrent le bébé après l'explosion, il y avait Yusuf Ali. Un poète d'Alep. Voici comment, des années plus tard, il raconta cet instant :

« Ils avaient monté une tente à côté de notre container. Pour une femme qui venait d'arriver... C'est elle qui s'occupait du bébé. C'était le soir, le camp était calme. Donc on l'entendait pleurer. Il pleurait sans arrêt. On râlait : "S'il se taisait, au moins on pourrait dormir..." Et puis la bombe a explosé. On est allés voir... Il avait le visage en sang. Sa poitrine se soulevait. Il est pas mort, on a dit. Il est pas mort mais... il pleure plus. Il se tait, il nous regarde. Mais droit dans les yeux. Vous savez, les bébés vous dévisagent comme ça. Comme s'ils demandaient des comptes... Et en fait c'est vrai, ils demandent des comptes. C'est comme ça qu'on l'a su. Mais ça nous a servi à quoi ? À rien. Est-ce qu'on a pu lui rendre des comptes ? Non. »

Cette nuit-là, dans l'unique salle d'opération de l'hôpital du camp – qui n'avait pas été touché par l'explosion –, on livra une bataille pour la vie. Un chirurgien de trente-deux ans, nommé Asbjörn et originaire de Stavanger, travailla comme une machine à coudre pendant treize heures à recomposer le visage déchiqueté du bébé. Le cœur s'arrêta trois fois pendant l'opération, mais Asbjörn persévéra. À un seul moment les larmes lui vinrent aux yeux. Mais l'infirmière à ses côtés était expérimentée. Elle connaissait la

guerre. Faisant mine de lui éponger la sueur aux tempes, elle essuya les larmes du chirurgien.

Au lever du soleil, ce qui se trouvait autour des yeux du bébé ne ressemblait peut-être pas à un visage, mais c'était au moins un morceau de chair capable de respirer. C'est alors seulement qu'Asbjörn put remercier l'infirmière d'avoir essuyé ses larmes. « Quelles larmes ? » lui demanda-t-elle tandis qu'elle l'aidait à retirer son tablier ensanglanté. Elle connaissait les hommes aussi bien que la guerre.

Passant de la salle d'opération aux soins intensifs, il ne répondit pas aux deux médecins qui cessèrent un instant de s'occuper des autres blessés pour le féliciter. Une fois sorti du bâtiment préfabriqué, il regarda le ciel d'un bleu éclatant et voulut inspirer une longue bouffée d'air, peine perdue. À cause de ses deux paquets de cigarettes quotidiens, ou peut-être parce qu'il n'avait plus aucune tolérance envers le monde et tout ce qui s'y rapportait, il ne put expirer cet air qu'en toussant. Marchant en direction du container dans lequel il logeait depuis quatorze mois, il remarqua une chose : il n'était pas fatigué. Bien qu'il eût passé la nuit debout, sans dormir, il ne ressentait pas le moindre épuisement. Ensuite, il remarqua ceci : il ne ressentait rien. Comme s'il ne devait plus jamais rien ressentir de toute sa vie...

Il entra dans le container. S'assit sur le lit. Il eut envie de parler avec sa femme restée à Stavanger. Mais il n'eut pas besoin de l'appeler pour cela. Car, tandis que sa main se tendait vers le téléphone posé sur la commode, la conversation avait déjà commencé à résonner dans son esprit. Ce que l'un et l'autre allaient dire, il le savait déjà.

Asbjörn allait annoncer qu'il comptait démissionner et rentrer immédiatement en Norvège, et sa femme, elle, allait

lui demander la raison de cette soudaine décision. Pour ne pas inquiéter son institutrice d'épouse, il ne lui parlerait pas de l'explosion, ni, pour ne pas l'attrister, du bébé, il lui dirait juste : « Parce que tu me manques, parce que les enfants me manquent. » Là-dessus, sa femme lui rappellerait le contrat de vingt-quatre mois qu'il avait signé avec la direction d'al-Aman, et s'efforcerait de le convaincre de ne pas quitter le camp. Il l'écouterait en silence et se rappellerait les jours où elle hurlait : « Tu ne peux pas partir ! Nulle part ! Ta famille a besoin de toi ! » Car, ces mots qu'il avait dits jadis pour la convaincre, c'est maintenant de sa bouche à elle qu'il allait les entendre :

« Mais mon chéri, c'est un sacerdoce... Il faut bien que quelqu'un le fasse... Ces gens désespérés ont besoin d'un médecin, d'un chirurgien... »

Cette conversation qu'il avait tenue dans son esprit en regardant l'écran noir de son téléphone éteint depuis la nuit passée, Asbjörn y mit fin, toujours dans son esprit, et il prit une décision : dès qu'il serait certain que l'état de santé du bébé n'empirerait pas et qu'il n'allait pas mourir dans un futur proche, il quitterait al-Aman sans rien dire à personne et rentrerait en Norvège. Après quoi, il prit une autre décision.

Il reposa le téléphone sur la commode, se leva, tira sa valise de sous le lit et l'ouvrit. Il en sortit une boîte fermée par un ruban de satin rouge qui se terminait en un nœud tout froissé, et sur laquelle était écrit *El Massaya*. Il voulut défaire le nœud mais le tremblement de ses mains l'en empêcha. Il déchiqueta la boîte comme une bête sauvage, en libérant une bouteille d'arak bleue qu'un collègue beyrouthin lui avait offerte des mois auparavant, pour le Nouvel

An, et qu'il leva vers le faisceau de lumière qui entrait par la vitre du container. Il observa la façon dont le soleil irisait le verre bleuté. Comme il détestait l'odeur de l'anis, il ne lui était pas venu à l'esprit, jusqu'à ce jour, de l'ouvrir. Mais désormais il ne sentait plus rien. Il ne détestait ni n'aimait plus rien. Voici comment, des années plus tard, Asbjörn raconta l'instant où il avait décidé d'ouvrir cette bouteille :

« À l'époque je ne buvais pas. Mais, ce matin-là, il s'est passé quelque chose. Après l'opération, je m'étais retrouvé totalement engourdi. Tout mon corps était engourdi. Mon esprit, mes jambes, mon nez, tout... Et à cet instant j'ai eu peur. J'ai eu peur que cet engourdissement ne disparaisse. C'est pour ça... pour que cette insensibilité se poursuive... Je l'ai ouverte cette bouteille, et j'ai bu à même le goulot... Et puis je me suis rendu compte que les années avaient passé et que je buvais deux litres de whisky par jour. J'avais fini par réussir à devenir alcoolique. Ça a marché, si tu veux mon avis. Parce que je ne sens toujours rien... Mais... tu sais, cette première gorgée de la journée ? L'instant où je bois cette première gorgée... si tu savais comment je me sens à ce moment-là ! Je la désire tellement, cette première gorgée, c'est comme si, pour un instant, il y avait un vrai lien entre le monde et moi. Même si ce n'est que pour quelques secondes, je suis presque heureux ! Et donc je suis certain de ça désormais : si ton désir de vivre n'est pas aussi fort que celui d'un alcoolique pour cette première gorgée de la journée, tu ne mérites pas d'être en vie ! Et puis, c'est cette première gorgée qui lui rappelle qu'il est alcoolique. C'est à cet instant qu'il comprend qu'il ne peut plus vivre sans l'alcool. Mais l'homme est un animal tellement stupide qu'il ne comprend à quel point il est accro à la vie que lorsqu'il

est près de mourir. Au moment même de rendre son dernier souffle. Ce que l'alcoolique comprend dès la première gorgée d'alcool, celui qui ne boit pas ne le comprend qu'au moment de rendre son dernier souffle ! Alors, étouffé par les larmes et les regrets, il crève. Cette nuit-là, le bébé est mort trois fois, et il a ressuscité trois fois. Si tu veux mon avis, ce bébé, il avait tout compris dès sa naissance. Il avait compris la valeur de la vie dès qu'il avait ouvert les yeux. Je suis sûr que l'avidité avec laquelle je bois chaque jour cette première gorgée est la même que celle avec laquelle il avait pris son premier souffle en ce monde. Ce bébé était né amoureux de la vie. C'est pour cette raison qu'il n'est pas mort cette nuit-là... Ce n'est pas moi qui l'ai sauvé. Il s'est sauvé tout seul. Et bien sûr il m'a sauvé moi aussi. Car c'est grâce à lui que j'ai compris que je n'étais pas vraiment chirurgien et que je ne le serais jamais. Parce que j'étais trop sensible. Je réfléchissais trop. Un chirurgien doit être aussi insensible que n'importe quel chef d'État. C'est une obligation absolue ! Par exemple, comment dire, comme n'importe quel chef d'État ayant réussi à déclencher une guerre quelque part. Comme ce chef d'État-là, il doit pouvoir se dire sans peine : Ne pense pas à ces bébés au visage brûlé. Ne pense pas à ces bébés à la jambe arrachée, aux intestins déchiquetés. Fais ton boulot ! Ne pense à rien de tout ça ! Qu'ils aillent se faire foutre, ces bébés ! »

Parmi tant de camps de réfugiés se trouvant à la frontière, al-Aman n'avait bien sûr pas été choisi par hasard. Au contraire des autres, il représentait pour les réfugiés la possibilité réelle d'une vie meilleure. Grâce aux relations à l'international de la direction du camp, ils pouvaient espérer le quitter un jour et tenter de retrouver leur identité, très

loin de leurs foyers d'origine où ils l'avaient abandonnée. Le jour où un réfugié prend la route, ce n'est pas seulement sa maison qu'il quitte, c'est aussi lui-même. Car, après tant de douleur, la personne qui arrive n'est plus celle qui est partie. Malgré tout, pour ceux qui logeaient dans ce camp, il était possible de réellement tenter de se souvenir de qui ils étaient une fois qu'ils étaient parvenus dans une région préservée par la guerre. Le jour pouvait même venir où ces gens, que tous les États évoquent sous le terme de migrants pour se défaire de leurs responsabilités légales, obtiendraient ce statut de réfugiés qu'il leur fallait acquérir dans leur pays de destination, et ce avec le soutien de la direction d'al-Aman. Ce camp avait le pouvoir de traverser les dimensions, d'un monde où l'on s'égorge pour une goutte d'eau sur les routes de l'exil à un autre où l'on s'égorge pour un téléphone portable dans les magasins. C'est la raison pour laquelle cette bombe a explosé à al-Aman et pas ailleurs. C'est même pour cette raison que ce bébé se trouvait dans ce camp. Ils y avaient été déposés tous deux pour la même raison. Parce qu'à al-Aman, il y avait de l'espoir.

On n'apprit jamais qui avait placé cette bombe. Mais on savait parfaitement qui avait fait passer la frontière, six jours avant l'explosion, à ce bébé né sur le territoire turc. Tout comme il était évident, d'après Asbjörn, que ce bébé qui, d'après Yusuf Ali, avait cessé de pleurer après l'explosion parce que les nerfs de son visage avaient été dévitalisés, ne pleurerait plus jamais.

*24 décembre*

*Matin*

Sept jours plus tard, le monde allait entrer dans un nouveau millénaire et moi, j'étais à l'enterrement d'Asbjörn. C'était le moment rêvé pour verser des larmes mais j'étais incapable de pleurer. De ce fait, j'étais rigide comme un cadavre refroidi et, comme toujours, tendu. J'aurais pu sortir de ma poche le petit flacon blanc que j'ai toujours sur moi, en faire tomber discrètement quelques gouttes dans mes yeux et, grâce à la ciclosporine, regarder ce qui m'entourait avec des yeux humides mais, parce que j'avais suffisamment menti ces derniers temps, je décidai de rester tranquillement assis et, ne serait-ce que dans cette petite église, de ne tromper personne. Car mon visage avait beau être aussi artificiel que mes larmes, la douleur créée en moi par la mort d'Asbjörn était aussi réelle que le fait qu'il m'avait sauvé la vie quarante ans plus tôt à al-Aman.

Lorsque je sortis de cette église de Stavanger, la tempête de neige s'était calmée. Le paysage devant moi était désormais tout autre, il ressemblait à une carte postale du Nouvel An. Je marchais dans cette carte postale. Et mon téléphone

sonna tandis que je descendais les larges marches. C'était Federico de Palerme. Je demandai immédiatement :

« Le trou a été fait ?

— Non... Ils n'ont pas encore trouvé le bon moment.

— Pas grave, on a encore le temps.

— En fait, non. C'est pour ça que j'appelle. Ils ont avancé la date du départ. Ils nous envoient le 27.

— Ils vont donc faire ça pour le Nouvel An. Pendant la fête.

— On dirait bien.

— Mais le jeu continue, n'est-ce pas ?

— Ils peuvent y mettre un terme à tout instant.

— Federico, il faut absolument que ce mur soit percé avant la fin du jeu. Sinon... »

Je me tus. Parce qu'au moment même où j'étais descendu des marches sur le trottoir, la femme aux cheveux blancs dont je m'étais efforcé pendant toute la cérémonie de ne pas croiser le regard était passée devant moi. C'était l'épouse d'Asbjörn, qui, bien qu'elle l'eût quitté des années auparavant, n'avait jamais cessé de l'aimer, et qui pour cette raison n'avait pas demandé le divorce...

J'entendis la voix de Federico :

« Je sais, beaucoup de gens vont mourir.

— Je te rappelle plus tard », dis-je avant de raccrocher.

La femme aux cheveux blancs ne dit pas un mot. Elle se contenta de me dévisager un bref instant avant de céder à son envie de me coller une gifle. Ceux qui reboutonnaient leurs manteaux devant la porte de l'église firent comme s'ils n'avaient rien vu. Après tout, nous sortions d'un enterrement et il y a mille et une façons d'exprimer son deuil, donner une gifle en est une. La femme aux cheveux blancs

inspira profondément à plusieurs reprises et ses yeux s'embuèrent. Elle voulut s'excuser, mais elle ne réussit pas à parler. Elle préféra me serrer fort dans ses bras. Outre le fait d'avoir connu Asbjörn, nous avons un autre point commun. Tout comme moi, cette vieille femme ne savait pas quoi faire avec moi. Le souffle coupé, elle hésitait entre la colère et la pitié. Tout son corps tremblait. Je le sentais. Sa joue gauche était posée sur ma poitrine. Pouvait-elle sentir de son côté les battements de mon cœur ? Je ne le crois pas. Mon manteau était trop épais. Tout au plus garderais-je la trace de ses larmes sur mon col. Mais elles finiraient par sécher et chacun reprendrait sa route. Moi, je ne voulais pas que cet instant finisse. Je ne voulais pas qu'elle me lâche. Car lorsque ses bras quitteraient mes épaules, nos regards se rencontreraient. Et une douleur, partant du front, s'emparerait de tout mon corps. Un sentiment dense et noir se répandrait en moi comme du pétrole déversé dans la mer, le contenu de mon esprit s'effacerait, ne laissant que deux questions : pourquoi n'étais-je pas mort dans ce camp ? Pourquoi étais-je resté en vie ? Bien sûr, rester en vie ne signifie pas vivre. Mais il me suffisait de respirer pour que ces questions se posent. Ça arrive parfois, dans une journée, la honte me prend d'exister.

La femme aux cheveux blancs retira ses mains de mon dos, puis elle me saisit les coudes et me dévisagea une dernière fois. Après quoi, elle se retourna et commença à s'éloigner lentement. Elle devait avoir caché à tout le monde qu'elle se rendrait à l'enterrement d'Asbjörn ce matin-là. En particulier, j'en étais certain, à ses enfants, qui n'avaient jamais pardonné à leur père et ne le voyaient plus depuis des années. C'est pour cette raison qu'elle n'avait personne

à son bras sur le chemin du retour. Elle marchait, mais en même temps c'était comme si elle s'efforçait, toute seule, de rester debout. Je regardai les petites traces de ses pas sur la neige qui recouvrait le trottoir. Elles étaient peut-être là pour que je les suive. Peut-être devais-je la rattraper. Peut-être était-ce à moi de me tenir devant elle et de l'étreindre. Avant de lui prendre le bras et de marcher avec elle. Mais j'en fus incapable. Comme je le craignais, une douleur vénéneuse, partant du front, était sur le point de m'envelopper le corps entier comme une camisole. Pourquoi n'étais-je pas mort dans ce camp ? Je me donnais l'impression de ne pas avoir le droit d'exister. Pourquoi étais-je resté en vie ? Je me sentais comme celui qui se tient debout face à une grande table où tout le monde a déjà trouvé sa place. Pourquoi n'étais-je pas mort dans ce camp ? Je me sentais comme cette ultime goutte qui fait déborder le vase... Cette goutte qui n'a jamais rien eu à voir avec lui et dont la venue bouleverse tout. Pourquoi étais-je resté en vie ? Trois fois j'avais été expulsé de ce monde, mais trois fois j'y étais revenu. Alors même que je n'avais plus de visage. Pourquoi n'étais-je pas mort dans ce camp ? Là, à cet instant, je pouvais bien aller me cacher où je voulais, je pouvais bien rester seul si je le désirais, je savais que je ne parviendrais pas à me débarrasser de ce sentiment. Un ascenseur vide, un lit à une place ou une île déserte... ça ne ferait aucune différence. Où que je sois, je me sentais de trop. Je regardais mes mains gantées. Mes doigts étaient de trop. Je regardais mes pieds, eux aussi étaient de trop. Je prenais trop de place. Mes yeux étaient de trop. Tout ce qu'il ne fallait pas voir, je l'avais vu, je le voyais, je le verrais encore. Je fermai les yeux. Cette vieille femme n'avait peut-être pas entendu les battements de mon

cœur, mais là, ma cage thoracique était comme un clocher, le bruit assourdissant. J'étais de trop, le monde était de trop. Ça va passer, du calme ! me disais-je. Car c'était toujours comme ça. Cette douleur, ce sentiment étrange et ces questions arrivaient d'un coup comme une crise d'appendicite et finissaient toujours par passer, lentement, telle une petite attaque cardiaque. Ces crises, j'en avais tant vécu tout au long de ma vie. Il n'y avait ni remède ni traitement. Il n'y avait rien en ce monde qui pût guérir quelqu'un souffrant violemment de la simple honte d'exister. C'est en tout cas ce que je croyais. Toutes ces années, j'avais vécu sous la menace de ce sentiment. Un enfant peut-il regretter d'être né ? Et comment ! Jusqu'à la moelle, jusqu'à s'en briser les os. Sur-tout si les gens, parce qu'il leur donne la nausée, détournent le regard pour ne pas voir son visage mutilé, à cet enfant... La première fois que je me suis fait honte, j'avais six ans. Parce que je n'avais pas de visage. J'ai eu honte de toutes mes forces. Par la suite, j'ai trouvé des centaines de raisons, pour avoir honte encore, et encore. Si je vivais mille ans, j'en trouverais encore mille autres. Parce que j'ignore ce que l'on peut éprouver envers soi-même, sinon la douleur et la colère.

Devant cette église de Stavanger, comme je me tenais là tel un arbre frappé par la foudre, je régulai mon souffle et ouvris lentement les yeux. J'étais maintenant plus calme. La cause de la crise de vergogne que je venais de vivre était évidente : Asbjörn était mort par ma faute. Il était mort de m'avoir rencontré. C'est de m'avoir sauvé la vie qu'il avait perdu la sienne. En tout cas je le croyais.

C'était une journée bizarre. Parce que je n'étais pas le seul à me tenir là sur ce trottoir et à avoir honte d'exister.

D'autres sortaient de l'église à petits pas, la tête baissée, un ruban bleu épinglé à leur col. Ces gens à la conscience vrillée par une culpabilité aiguë, je les avais rencontrés grâce à Asbjörn. Même s'ils s'efforçaient de ne pas le montrer, ils me regardaient et me désignaient les uns aux autres.

Malgré les supplications de sa famille et de ses amis, et quand bien même ils menaçaient de l'abandonner, Asbjörn s'était entêté dans son refus de se faire soigner pour sortir de l'alcoolisme. Ainsi, il avait d'abord perdu ses enfants puis, au fil des ans, tout ce qu'il possédait, vivant seul le reste de ses jours jusqu'à sa mort à soixante-douze ans. Mais, dans ses dernières années, il avait participé aux réunions d'un groupe de soutien thérapeutique, auxquelles il se rendait généralement dans un état d'ivresse avéré. Ce groupe, les Atlas Anonymes, se composait de Norvégiens rongés par la culpabilité d'être nés dans un pays prospère et de devoir faire face à la pauvreté sur terre. Ils sentaient sur leurs épaules toute la misère du monde, d'où leur nom, Atlas. Ce sentiment de culpabilité qui aveuglait en eux tout sens de la logique avait anéanti leurs relations sociales et leur vie quotidienne. Ils se réunissaient donc régulièrement et essayaient, accompagnés d'un psychothérapeute, d'affronter en s'entraînant ce sentiment qui les rongait de l'intérieur. Il y avait en Norvège et dans les pays environnants des dizaines de groupes de soutien et d'organisations civiles du même type que ces Atlas Anonymes.

Tout avait commencé par une étrange vague de dépressions chez les adultes des pays scandinaves. Dans les notes de séance des psychologues incapables de donner un sens à cette épidémie, on pouvait lire ce genre de phrases :

« En réalité je n'ai aucun problème... mais je ne me sens

pas bien du tout, je ne sais pas pourquoi. J'ai tout ce qu'il me faut pour être heureux... mais je ne le suis pas. »

Quelque temps plus tard, on identifia deux points communs parmi tous ces gens. Tous se tenaient régulièrement informés de ce qui se passait dans le monde, apprenant chaque jour toutes sortes de détails concernant la vie de ceux qui connaissent la faim, la pauvreté et la guerre. Et à tous, dans leur éducation, on avait greffé le sens de l'empathie. Le fait de savoir qu'il n'y avait aucune trace d'une telle épidémie de dépressions dans les pays du Golfe, pourtant beaucoup plus riches qu'eux, ne suffisait pas à les rassurer.

Asbjörn, parce qu'il était né dans un monde dépourvu de justice et d'égalité, avait fini par tomber dans la dépression comme tout être doué de raison, puis par succomber à une cirrhose après être devenu alcoolique. J'étais la dernière personne qu'il eût opérée, son dernier patient... Ensuite, c'était lui qui était tombé malade. Cette nuit-là, Asbjörn avait attrapé la mort, et c'est moi qui la lui avais transmise. En tout cas, c'était ce que nous pensions. Sa femme aux cheveux blancs et moi. Mais ensuite, nous avons compris que c'était un bébé de six jours que nous accusions de meurtre, et pour ne plus avoir à nous regarder en face nous étions tombés dans les bras l'un de l'autre comme nous venions de le faire. Les membres des Atlas Anonymes, eux aussi, se donnaient l'accolade sur le trottoir devant l'église. Même s'ils murmuraient, je pouvais entendre les mots de consolation qu'ils prononçaient, je distinguais même les larmes de certains. Ils n'étaient peut-être pas très proches d'Asbjörn mais cela n'avait pas d'importance. Parce que ce qui liait entre eux les Atlas Anonymes, c'était une douleur. Et dans ce monde ce n'était pas le sang qui fondait les familles, mais

la douleur. Pour cette raison, ils n'avaient pas besoin pour pleurer de connaître le plat préféré d'Asbjörn ou son signe astrologique.

Le ruban bleu à leur col était le symbole de la culpabilité qu'ils ressentaient. La dépression qui étouffait les Scandinaves depuis des années avait fait les gros titres à l'échelle globale et ils étaient devenus la risée du monde entier. Rappelant que la Suède était l'un des plus grands exportateurs d'armes, ou la discrimination dont étaient victimes les peuples sémites locaux, et faisant référence au syndrome de Stockholm, les journaux avaient titré : « Cette fois, c'est l'assassin qui est tombé amoureux de sa victime ! » On avait pu lire ce titre dans certains journaux paraissant en Turquie. Lorsqu'ils ne trouvaient rien à traiter ou qu'ils voulaient détourner l'attention de l'actualité du pays, ils écrivaient encore et encore sur cette dépression scandinave et publiaient des « points de vue de spécialistes » démontrant qu'elle était le signe d'une hypocrisie proprement européenne. Or, si les rédacteurs en chef de ces journaux avaient regardé autour d'eux, ils auraient vu que les Turcs, du fait de la macropolitique des États, semblaient au moins autant dans la dépression que les Scandinaves. D'ailleurs, voici ce que, depuis quelque temps, les Turcs souffrant de dépression disaient à leur psychologue :

« J'ai l'impression que les gens passent leur temps à m'éviter. C'est comme si personne ne m'aimait... Et même comme si tout le monde me détestait... J'ai des amis, une famille... mais je me sens tellement seul, je ne sais pas pourquoi. »

Ces phrases, je les connaissais parce qu'une fois tous les trois mois, je trouvais posé sur mon bureau un rapport intitulé

« Analyses des psychologies sociales et individuelles dans les pays du G20 ». Comme j'étais constamment sur les routes et que je ne trouvais guère le temps de m'asseoir audit bureau, j'étais forcé de lire ce genre de rapports sur mon téléphone.

Pour dire la vérité, il n'y avait rien d'étonnant à ce que les Turcs pensent ne pas être aimés. Car, depuis des années, les nouvelles du jour, de la première à la dernière, avaient toutes le même titre : « Encore un ennemi des Turcs ! » Et ces ennemis des Turcs appliquaient depuis sept ans un sévère embargo économique à la Turquie. En conséquence, ils ne pouvaient faire venir du monde extérieur que des médicaments et des produits alimentaires. Pour ne rien arranger, cela faisait tout juste cinq mois qu'un texte intitulé « loi des Adieux » avait été voté par l'Assemblée fédérale allemande. Ce texte permettait d'expulser d'Allemagne les Turcs qui y avaient, à une époque, émigré en masse. *Türken Raus* n'était désormais plus seulement un graffiti de menace à Kreuzberg, mais le slogan officiel d'une politique étatique en marche. Par conséquent, un Turc avait suffisamment de raisons valables pour aller demander à son psy : « Mais pourquoi donc personne ne m'aime ? »

Tandis que je traversais la route en direction d'un taxi, je considérai le panneau publicitaire digital fixé sur son toit. On y lisait, en grandes lettres rouges, NEW MILLENIUM. Puis le mot MILLENIUM s'effaça et à sa place apparut le mot WORLD. Comme il s'agissait d'une publicité pour un casino qui venait d'ouvrir, le mot WORLD s'effaça à son tour pour laisser apparaître le mot LUCK.

Je m'installai sur la banquette arrière et, me regardant par automatisme dans le rétroviseur, je dis : « Bonjour. Emmenez-moi à l'aéroport, s'il vous plaît. »

Comme mes lèvres ne bougeaient pas beaucoup quand je parlais, le conducteur ne comprit pas ce que j'avais dit. J'étais habitué à ce que les gens ne comprennent pas ce que je disais. Je répétais alors simplement « à l'aéroport » et me laissai aller contre le dossier.

Je pensai à mon appartement à Istanbul. Je m'efforçai de m'en rappeler le salon, la terrasse, la cuisine, la salle de bains et les deux chambres. En vain. Cela faisait quasiment deux ans que je ne dormais plus dans mon lit. Bien sûr, j'aurais pu décrire mon appartement dans ses moindres recoins, mais je n'arrivais pas à le visualiser. Le déplacement entrepris en janvier pour une brève mission s'était transformé en un marathon interminable. Car, avant même que je ne puisse terminer un dossier, un autre arrivait que je devais traiter. Je m'étais laissé entraîner d'un pays à l'autre. Depuis des mois, je vivais à l'hôtel. Je rachetais vêtements et brosses à dents à mesure qu'ils s'usaient. Je n'avais avec moi qu'une valise et un étui à violoncelle noir. Quand je prenais un taxi, je mettais généralement la valise dans le coffre, j'attachais l'étui sur le siège passager avec la ceinture de sécurité, et je m'asseyais à l'arrière. Y avait-il quelqu'un qui m'attendait à la maison ? Si cela avait été le cas, je m'en souviendrais. Car, quand on est seul, ça ne s'oublie pas. J'avais essayé...

Juste au moment où j'allais appeler Federico, mon téléphone sonna. C'était Grace de Londres. J'en étais à un tel point dans ma vie que je répondais systématiquement au téléphone par une question.

« Alors, tu l'as eu ?

— Oui. Ça a été très difficile mais j'ai réussi.

— Tu l'as comparé avec le rapport officiel ?

— Je suis en train...

— Et ?

— C'est exactement ce qu'on pensait... Tous les chiffres qu'ils ont annoncés sont faux. Les Bangladais, les Pakistais, les Caribéens, les Asiatiques... Leur "indice d'utilité" à tous a été baissé de moitié. Ils ont diminué les points de toutes les minorités !

— Entendu, Grace...

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je te ferai signe. »

Je raccrochai. J'inspirai profondément et renonçai à appeler Federico. Car, à ce stade, il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre que le trou ait été ouvert. Ce trou allait être percé dans le mur d'une cellule se trouvant dans la base américaine de Sigonella, en Sicile. En regardant par ce petit trou dans le mur, Chasta, un Sioux oglala lakota, allait enfin pouvoir découvrir la vérité. Mais il fallait bien sûr qu'il soit percé à temps... Avant que Chasta ne quitte sa cellule. Et, plus important encore, avant que le jeu n'ait pris fin.

Je pris dans ma poche le petit flacon blanc, et me versai dans chaque œil deux larmes. Un regard dans le rétroviseur, et je pensai : Voilà, c'est ça le bon visuel. J'avais maintenant un visage qui correspondait à l'état de mon âme. L'arrière de mon crâne retomba contre l'appuie-tête et je regardai dehors. Observant la neige qui s'était remise à tomber, je m'imaginai en train de pleurer. D'abord en silence, puis à gros sanglots...

Ce jour-là, dans ce taxi qui m'emmenait à l'aéroport, j'étais loin de savoir, comme j'essuyais du bout des doigts les larmes factices qui coulaient sur mes joues, que quelques jours plus tard tout allait changer. Très vite, quelque chose de magique allait se produire et moi, j'allais devenir quelqu'un de tota-

lement différent. Mon existence allait enfin trouver un sens. Quarante ans après ma naissance, j'allais me sentir vivre, vraiment, pour la première fois. Et, plus important que tout, ces deux questions trouveraient enfin leur réponse :

Pourquoi n'étais-je pas mort dans ce camp ? Pourquoi étais-je resté en vie ?

Parce que j'allais changer le monde.

## *Palaz et al-Aman*

Aucune organisation ne revendiqua l'explosion d'al-Aman. Ce qui fit suspecter tous les groupes armés de la région, à commencer par les services de renseignements et les forces spéciales, mais cela n'avait aucune signification dans une zone de guerre. Car le fait qu'une attaque perpétrée contre des civils lors d'une guerre soit jugée ou non dépendait de l'identité de ceux qui allaient créer le tribunal. Par conséquent, tuer des civils était généralement l'affaire de ceux qui étaient sûrs de gagner la guerre et d'ensuite créer ce tribunal, et plus rarement de bombes humaines ayant renoncé à payer le prix de ce qu'ils avaient fait ou quelque facture que ce soit.

Ce qui différencie les explosifs artisanaux des autres bombes, c'est la légalité du commerce des matériaux utilisés dans leur fabrication. Ceux-ci sont accessibles à tous. Sont donc éliminés d'emblée producteurs à grande échelle, propriétaires de fabriques d'armes illégales, généraux vendant des bombes issues des stocks de leur propre armée ainsi que vendeurs d'armes commissionnés. Ainsi, l'explosif artisanal est un outil de massacre fonctionnel, œuvre de l'ingénio-

sité de ces hommes qui n'existent que pour se planter les uns dans les autres, passant directement du producteur au consommateur et revenant beaucoup moins cher que les autres bombes. Alors que la production d'explosifs conventionnels peut être arrêtée au stade des préparatifs, comme cela se passe avec les États-Unis – première et seule nation à avoir utilisé la bombe atomique contre des hommes – et leur embargo économique contre l'Iran – qui travaillait alors à enrichir de l'uranium – au prétexte qu'ils allaient merder comme ils avaient d'ailleurs eux-mêmes merdé, la situation est différente pour les explosifs artisanaux. Leur production ne peut être empêchée qu'après leur explosion. Car c'est seulement à la suite des analyses faites à ce moment-là que l'on peut restreindre, après les avoir identifiés, le commerce des matériaux entrant dans leur composition. Et face à ces restrictions, les insomniaques de l'explosif artisanal se dirigent immédiatement vers d'autres matériaux légaux. Par exemple, si l'on restreint la vente d'engrais à base de nitrate d'ammonium, utilisé dans l'agriculture, la solution qu'ils trouveront sera d'acheter du chlorate de potassium à l'industrie pharmaceutique. Parce qu'à cette époque le commerce de ce produit avait été limité en Syrie et dans les pays limitrophes, ceux qui avaient fabriqué la bombe d'al-Aman s'étaient rabattus sur le peroxyde d'hydrogène, que l'on utilise dans le secteur du papier. Plus environ deux kilos de billes d'acier pour le shrapnel. Ces composants avaient été fourrés dans une sacoche de premiers secours, qui avait ensuite été secrètement introduite dans le camp puis abandonnée près des bidons d'ordures juste derrière les cabines sanitaires mobiles.

C'était tout ce que l'on savait de l'explosion d'al-Aman. Et

peut-être encore cela : ceux qui avaient fabriqué cet explosif artisanal faisaient partie du monde moderne : ils avaient vu dans les obstacles qui s'étaient présentés à eux une occasion de progrès personnel, *rivés à leur objectif* au point de pouvoir être cités pour illustrer la force de la *pensée positive* par n'importe quel conférencier devisant sur la motivation. Consommateurs de médicaments, de légumes et de livres, ils pouvaient faire voler en éclats certains lieux et, comme ils l'avaient fait à al-Aman, tuer quatre personnes et en blesser dix-sept autres. Parce qu'ils faisaient partie du monde moderne, ils se fichaient complètement que ces blessés et ces morts soient des civils, ils pouvaient même faire ce choix sciemment dans l'espoir d'atteindre plus sûrement leur but. Car ils savaient que dans le monde moderne il est possible de diriger la mémoire, c'est-à-dire de décider de qui oubliera quoi pour se souvenir de quoi, ou de comment l'on s'en souviendra. Prenons une organisation armée luttant pour l'indépendance : elle pouvait effacer de la mémoire collective – et de la conscience d'une société destinée à payer des impôts à l'État baptisé « Fin heureuse » – le bébé défiguré jadis par un explosif artisanal, et aller jusqu'à proclamer fête nationale, afin de célébrer chaque année l'indépendance, le jour où leur bombe avait explosé dans un camp de réfugiés.

Contrairement à la bombe, le bébé avait été abandonné à al-Aman par quelqu'un de précis, et la seule personne à connaître son identité était Raif. Le bébé était arrivé dans les bras de Zerze, sa mère âgée de quinze ans. Elle avait marché en direction du seul olivier à la frontière sud du camp, où Raif l'attendait derrière les barbelés. L'ouverture qui y avait été pratiquée – juste assez pour que les contrebandiers commerçant avec les occupants du camp puissent faire passer

d'un seul geste trois cartouches de cigarettes – était aussi suffisamment grande pour introduire un nouveau-né. Et Zerre, après l'avoir embrassé une dernière fois au visage à l'ombre de l'olivier, l'avait déposé dans les mains de Raïf.

Ce jour-là, elle avait abandonné son enfant dans un camp de réfugiés. Naturellement, cette décision n'avait rien eu de facile. Dans le cas contraire, elle n'aurait pas eu à la prendre, elle lui aurait été donnée. Zerre n'avait pas d'autre solution. Contrairement aux fabricants de l'explosif artisanal, pour qui il y avait « toujours une alternative », elle avait passé sa vie dans l'impuissance.

Elle était née dans le village de Palaz, le plus pauvre de Turquie, qui se trouvait à quatre cents mètres de la frontière syrienne et à six cents d'al-Aman. Elle avait marché à un an, parlé à deux, s'était vu interdire de sortir de la maison à onze, s'était murée dans le silence à douze en apprenant qu'elle avait été mariée, s'était enfuie à treize pour se réfugier chez les gendarmes avant d'être reprise et battue par son mari, avait voulu à quatorze trouver refuge dans la mort en se pendant – mais elle avait été sauvée puis battue par son mari – et à quinze ans elle était tombée enceinte et avait recouvré la parole. Bien évidemment, comme elle n'était pas inscrite sur les registres d'état civil, elle n'était jamais allée à l'école. Pourtant, elle avait essayé d'apprendre à lire. Comme il n'y avait pas à la maison d'autre livre qu'un coran accroché au mur, elle avait cherché autour d'elle des textes en alphabet latin, qu'elle pensait pouvoir déchiffrer plus facilement. Tout ce qu'elle put trouver, ce furent des tracts jetés des avions des forces aériennes américaines, russes, françaises et turques. Chacun avait été conçu à destination des membres des diverses factions armées qui s'opposaient dans

la guerre civile syrienne, ainsi que de leurs sympathisants civils. Avec ces tracts, chaque État tentait d'entrer en communication avec un groupe distinct. Ils avaient beau être lancés depuis l'espace aérien de Syrie, le vent les entraînait jusqu'à Palaz. De fait, Zerze acquit une imposante collection de tracts militaires. Malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas à s'alphabétiser, mais grâce à ces gens venus des quatre coins du monde se battre en Syrie, elle apprit à reconnaître en plusieurs langues les mots signifiant « Abandonne ! » ou « Rends-toi ! ». Peu importe qu'elle en ignorât le sens...

Tandis que, très loin de là, les jeunes filles de quinze ans se prenaient des poteaux en marchant sur les trottoirs en regardant leur téléphone, Zerze, à qui l'on avait interdit de lever la tête pour regarder autour d'elle quand elle traversait la place du village, se prenait parfois une branche d'arbre ou, cette fois volontairement, entraînait en collision avec Raif, un garçon âgé de dix-neuf ans. Elle comprenait parfaitement que, dans le monde où elle était née, récompenses et punitions n'étaient distribuées que par la gent virile ; par conséquent, à ses yeux, la seule façon de cesser d'être l'otage d'un homme était de devenir celle d'un autre. La raison pour laquelle elle avait choisi Raif était que celui-ci passait chaque matin la frontière en camionnette pour livrer du pain à al-Aman. Et pour les habitants de Palaz, al-Aman, c'était l'Eldorado. Une ville de conte.

Ceux qui avaient vu l'intérieur du camp, Raif le premier, en parlaient sans arrêt. Il leur suffisait d'y être entrés une fois pour en parler pendant des semaines, donnant chaque fois de nouveaux détails. Car, à al-Aman, il y avait tout ce qui manquait au village : une crèche, une école, une bibliothèque, un hôpital, un bureau de poste, du chauffage, de

l'eau qui coulait de chaque robinet, et même un cinéma. Pour ne rien gâter, tout cela était gratuit. À Palaz il y avait l'électricité, mais bien sûr, à al-Aman, elle était gratuite. On y distribuait chaque jour trois repas et chaque mois, sans faillir, des acteurs ou sportifs célèbres dans le monde entier venaient visiter le camp, accompagnés de journalistes. Les habitants de Palaz ne pouvaient rien faire d'autre que monter sur le toit de leur maison pour observer la cohue et les lumières de ces visites qui se déroulaient à six cents mètres de là, puis se réunir devant la télévision au café du village. Car la nouvelle passait inmanquablement au journal télévisé du soir, avec toujours les mêmes commentaires : « Prochaine étape pour les occupants d'al-Aman : l'Europe ! » Certains venaient même d'Australie. Et d'Amérique... C'était comme si le monde entier attendait les bras ouverts d'accueillir les réfugiés d'al-Aman. Mais personne ne savait rien de Palaz, qui se trouvait à un demi-kilomètre de là. Aucune chaîne de télévision ne mentionnait le village, personne n'y venait en visite. Même les fonctionnaires d'État de la région n'en parlaient pas. Pour eux, Palaz, c'était « la frontière ». C'était peut-être vrai. Ce village n'était peut-être qu'une frontière. Et al-Aman en était plus proche que de Şanlıurfa, de Mersin, ou bien sûr d'Istanbul. C'est pourquoi les enfants de Palaz, tout comme leurs pères, oncles et frères aînés, rêvaient d'émigrer, pour une vie meilleure, à al-Aman plutôt que dans ces villes. Dans la vie de chacun de ces enfants venait forcément un jour le moment d'apprendre que ce ne serait pas possible, ce qui leur causait une profonde déception, pas très différente de celle que, très loin de là, d'autres enfants ressentaient en apprenant que le père Noël n'existait pas. Car al-Aman, c'était pour les gens qui fuyaient la guerre civile, pas pour

les populations en paix. Certains enfants de cinq ans dans le déni priaient pour qu'une guerre civile éclate en Turquie. Quand leurs mères entendaient ces prières, ils recevaient une gifle bien sentie et, les joues encore humides, montaient sur le toit pour replonger dans la contemplation d'al-Aman. En fait, c'était aussi un peu leur colère qu'ils contemplaient, une colère dirigée en particulier contre les enfants de leur âge qui vivaient dans ce camp et qu'ils ne connaissaient pas. Ils pensaient que ces enfants, contrairement à eux, avaient de la chance. Et qu'ils étaient heureux ! Car, à al-Aman, il y avait même un petit parc d'attractions avec une grande roue que l'on apercevait depuis les toits de Palaz. Peut-être que si elle était restée immobile, elle n'aurait pas provoqué une telle jalousie chez les enfants du village, mais voilà, elle tournait constamment. Et, comme si cela ne suffisait pas, elle s'illuminait au coucher du soleil, comme pour les insulter. Observer cette grande roue illuminée depuis une distance qu'ils ne franchiraient jamais était plus douloureux pour eux que les gifles de leurs mères. D'ailleurs, ce n'était pas à cause de cette gifle reçue alors qu'elle n'était qu'une toute petite fille pour avoir dit : « Si seulement il y avait la guerre ici aussi ! » que Zerre avait pleuré un jour, mais d'observer ensuite ces lumières depuis le toit de leur maison.

Elle avait grandi dans la nostalgie d'un lieu où elle n'avait jamais mis les pieds. C'est pour cette raison que, bien qu'en-ciente de six mois à quinze ans, elle heurtait Raif quand elle traversait le village et qu'elle s'efforçait de rencontrer son regard, ne fût-ce que pour un court instant. Elle voulait que ces rêves conçus à une époque pour elle-même se réalisent pour son bébé à naître. Elle n'avait peut-être pas accompli le voyage d'al-Aman, mais son enfant allait le faire. Et même,

comme on le disait à la télé, il allait entrer dans ce camp pour en ressortir à l'autre bout du monde. Bien sûr, Zerre aurait bien voulu l'accompagner dans ce voyage, mais elle savait désormais que le père Noël n'existait pas. Même si elle réussissait à entrer dans le camp en cachette, on allait forcément comprendre d'où elle venait et la renvoyer au village. Mais un nouveau-né n'avait ni langue, ni religion, ni nationalité. Par conséquent, on allait le considérer né sur les terres où on l'avait trouvé. Et si on le trouvait dans ce camp cerné de barbelés, on allait se dire que sa mère vivait forcément là aussi. Et puis ce ne serait pas une première. Découvrir un nouveau-né entre deux containers ou deux tentes était un événement qui se produisait à intervalles réguliers à al-Aman. C'était même, en fait, quelque chose d'ordinaire des deux côtés de la frontière. Car, dans ces deux pays, les femmes naissaient, même en temps de paix, otages d'une guerre perdue de naissance, otages des hommes. C'est pourquoi l'abandon d'un bébé par sa mère était, sur ces terres, un événement aussi banal que la torture qu'elle subissait tout au long de sa vie en tant qu'otage de guerre. Voire aussi banal que l'exécution, aux yeux de tous, de n'importe quel otage de guerre...

24 décembre

*Midi*

Le taxi s'arrêta à la porte de l'aéroport de Stavanger. Je descendis et regardai une dernière fois le panneau : *new MILLENIUM, new WORLD, new LUCK...*

Je traversai la foule bruyante des vacanciers partant faire du ski et entrai dans le bâtiment. Il restait deux heures avant le départ de mon avion. Je me mis à marcher lentement, l'étui à violoncelle sur le dos et traînant ma grande valise derrière moi. Tout le monde autour de moi était pressé. Pas parce que nous nous trouvions dans un aéroport et que nos avions respectifs auraient eu du retard. Parce qu'ils étaient accros à l'urgence et qu'ils ne savaient pas vivre autrement. À notre époque, tout était urgent. Dans les rues, sur les avenues, dans les foyers, on vivait à toute vitesse. Et donc, comme partout ailleurs, à l'aéroport les gens passaient à côté de moi comme autant d'ambulances. C'est ça, ils ressemblaient à des ambulances. Parce qu'en réalité, la seule chose qui fût urgente, c'était le malade qu'ils véhiculaient en eux. Et ce malade, des hallucinations lui disaient qu'il était en retard pour tout dans la vie, pour l'amour comme pour la connaissance, pour l'argent comme pour les vacances, il

faisait des *attaques de retard*. Bien sûr, le lieu que ces ambulances s'efforçaient d'atteindre n'était pas un hôpital, mais la mort. Et la mort de tous ces malades allait être vécue dans l'urgence. Au point qu'ils n'auraient même pas le temps de fermer les yeux. La génération de « ceux qui partent les yeux ouverts » allait disparaître à peine apparue dans l'histoire de l'humanité. D'un coup de baguette magique. Tout à fait leur style. Leurs vies étaient en tout point un tour de passe-passe. Presque magique... Mais pas vraiment.

Décidément, je ne vivais pas à la même époque que ces gens ! Ils achetaient immédiatement tout ce qui était nouveau, quoi que ce soit. Et ils intégraient ça à leur vie avec une telle aisance, comme si ce produit qu'ils venaient d'acheter, ils l'utilisaient depuis toujours. Il y avait à peine quelques semaines que la *valise-guide* avait été mise sur le marché, mais tout le monde en avait déjà une. J'avais vu la pub. C'était le dernier modèle de valise intelligente, elle avançait toute seule à côté de vous. Vous n'aviez qu'à lui dire à haute voix l'adresse, le lieu où vous alliez, et elle se mettait en route. Vous n'aviez plus à vous perdre dans les couloirs des aéroports ou à chercher une adresse dans les rues d'une ville où vous mettiez les pieds pour la première fois. Autour de moi, les gens suivaient leur valise. Ils ralentissaient en même temps qu'elle quand elle s'apprêtait à prendre un tournant. Ou bien c'était elle qui attendait son maître qui s'était arrêté pour s'acheter un café. Quand les premiers modèles de valise intelligente étaient sortis, le spectacle était différent. Les gens marchaient devant ou à côté de leur valise. Maintenant, c'était elle qui était devant, et eux la suivaient. C'était peut-être ça, l'ordre des choses. Après tout, il y avait longtemps que l'homme s'était rangé derrière le leadership des objets.

Ou, pour être plus juste, qu'il se laissait automatiquement diriger par tout nouvel objet. Il ne travaillait que dans l'objectif d'acheter du nouveau. C'est fou ce qu'on aime la nouveauté, et tout ce qui est neuf, me dis-je. C'est peut-être pour ça qu'on aimait tant les bébés. Parce qu'ils n'avaient encore jamais servi. Un bout de chair dernier cri, tout neuf, jamais utilisé... Mon visage à moi leur restait peut-être complètement indéchiffrable, mais moi, je pouvais lire sur le leur que leur nouvelle valise les rendait tous plus heureux. Ainsi, je fis très attention en marchant, prenant soin de ne pas m'interposer entre eux et leur valise. On ne passe pas entre un chien et son maître, je gardai donc mes distances entre ces êtres et leur valise. Ou entre les valises et leur être. Car c'étaient bien les hommes qui suivaient leur valise, comme autant de chiens. J'en voyais bien certains qui lui criaient dessus parce qu'à cause de tel ou tel problème technique elle avait pris le mauvais couloir, mais je sentais la force de leur relation. Ils lui gueulaient dessus comme on engueule un gosse, n'ayant qu'à baisser la tête pour la regarder. Mais certains étaient plus attentionnés. Ils s'accroupissaient pour se mettre au même niveau et faisaient leur possible pour rester calmes. Ils posaient les mains des deux côtés de la valise, approchaient leur visage et répétaient d'une voix pleine de pédagogie l'endroit où ils allaient :

« Porte d'embarquement numéro 322... Porte d'embarquement numéro 322... »

Certains ne savaient pas exactement où se trouvait le capteur et approchaient chaque fois leur bouche d'un endroit différent.

« Point de contrôle des passeports... Point de contrôle des passeports ! »

En réalité, la seule chose que voulaient ces gens rouges de colère qui donnaient l'impression d'être en train d'embrasser leur valise sur tous les côtés, c'était être entendus. Pourvu qu'elle réagisse et qu'elle se mette à avancer, dans n'importe quelle direction, sur ses jolies petites roulettes ! Parfois, cela se produisait soudain, au moment précis où son maître avait perdu tout espoir. Quand elle s'arrêtait de nouveau, sans prévenir, quelques mètres plus loin, lui, qui la suivait tout excité, se prenait les jambes dedans et ils tombaient tous les deux en même temps. Mais, même alors, il se relevait sans attendre et continuait à supplier sa valise. En fin de compte, personne n'avait rien de plus urgent que de se soumettre à la sagesse de l'objet. Car alors, tout serait parfait, et certains, si l'envie leur prenait, pourraient même se pencher sur leur valise-guide et laisser cette dernière nouveauté les entraîner jusqu'à... : « L'enfer ! »

Quant à moi... Je n'avais pas de très bons rapports avec la nouveauté. Je ne l'approchais jamais sans soupçons. Pourquoi, je n'en sais rien... Peut-être... Peut-être était-ce pour cette raison : à sept jours d'un nouveau millénaire, d'un nouveau monde, d'une nouvelle chance, j'étais en partance vers un nouveau camp de concentration sur le point d'être inauguré en Allemagne. Un camp dernier cri, tout neuf, jamais utilisé...

Comme je ne vivais pas à la même époque que les gens autour de moi, je me mis à chercher, en regardant les panneaux signalétiques, un endroit où je pourrais fumer. Après avoir longtemps marché, j'entrai dans une pièce vitrée où des dizaines de fumeurs étaient serrés comme des sardines. La valise, l'étui à violoncelle et moi-même, nous prenions trois places, provoquant la colère immédiate de ceux qui

nous voyaient. La ventilation ne fonctionnait pas. Ou, comme dans de nombreux aéroports, on ne l'avait pas mise en marche. Personne ne souhaitait encourager qui que ce soit à fumer plus en offrant un air frais et pur. Mais c'était peut-être aussi pour faire des économies.

Cette pièce vitrée était remplie de gens venus des pays les plus pauvres du monde. Comme toujours, il n'y avait qu'eux. Ceux à qui l'on avait appris que leur vie ne valait rien. Car, dans les pays où étaient nés ces accros à la nicotine, tout était fabriqué à partir de la matière première la moins chère qui soit, la chair humaine : bombes, boucliers... Moi, je ne fumais pas. Je ne m'imaginais pas que ma vie eût une quelconque valeur, je ne pouvais pas, même si j'en avais très envie... Simplement, je me sentais mieux parmi ces gens. Dans la plupart des pays où ils étaient nés, des guerres étaient en cours. Et dans ce monde, il n'était pas possible de fuir indéfiniment la douleur des autres. La terre n'était pas assez grande pour ça. Où que l'on se trouve, on allait forcément, un jour ou l'autre, subir les effets d'une tragédie ayant lieu à l'autre bout du monde. Les fumées d'une guerre, aussi lointaine soit-elle, finissaient tôt ou tard par s'immiscer dans vos poumons. Voilà, c'était pour ça que dans tous les aéroports, j'entrais d'abord dans ces pièces vitrées. Je ne voulais pas attendre que la fumée vienne à moi. J'allais à elle. J'entrais au cœur de son nuage pour la laisser me pénétrer. C'était peut-être une déformation professionnelle après tout. Ou un effet collatéral de mon job. J'étais peut-être aussi au bord de la démente, qui sait.

Rien que ce matin, pendant la cérémonie, mon téléphone avait sonné au moins vingt fois, mais je n'avais pas répondu. En plus, je savais que chacun de ces coups de fil recelait une

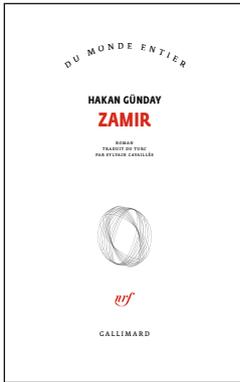
# HAKAN GÜNDAY

## ZAMIR

Zamir a six jours lorsqu'une bombe explose à al-Aman, un camp de réfugiés à la frontière turco-syrienne où sa mère l'a abandonné. Il survit, grâce à l'acharnement d'un chirurgien, mais reste défiguré. Élevé par All for All, une organisation humanitaire internationale, il devient un symbole, une image idéale pour collecter des fonds. Jeune adulte, il s'en émancipe pour rejoindre la Fondation pour la Première Paix mondiale et investir un poste clé de négociateur de l'ombre. Partout où un conflit armé est sur le point d'éclater, Zamir se précipite, l'empêche. Il rencontre des ministres, des dictateurs, des terroristes, ne recule devant rien. Pour les forcer à négocier, il les trompe, les fait chanter. Il n'a qu'un seul mot d'ordre : la paix avant tout, quel qu'en soit le prix.

D'une plume alerte et franche, Hakan Günday lève le voile sur la corruption et l'hypocrisie qui se cachent derrière la charité des organisations humanitaires, le cynisme des individus, la façon dont l'Occident lave sa conscience. Dans un monde alternatif qui a tout en commun avec le nôtre, il tire les fils de problématiques contemporaines pour bâtir une fiction palpitante autour d'un personnage inoubliable.

*Hakan Günday, né en 1976 à Rhodes, est un auteur reconnu en Turquie. Fils de diplomate, il a suivi des études de traduction française à la faculté de lettres d'Ankara, avant de rejoindre l'Université libre de Bruxelles. Également diplômé en sciences politiques, il vit et travaille à Istanbul. Zamir est son cinquième roman traduit en français, après Encore, avec lequel il a obtenu le prix Médicis étranger en 2015.*



**Zamir**  
**Hakan Günday**

Cette édition électronique du livre  
*Zamir* d'Hakan Günday  
a été réalisée le 27 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072982651 - Numéro d'édition : 440247).  
Code produit : U44543 - ISBN : 9782072982668.  
Numéro d'édition : 440248.